

L'ÉCOLOGIE, UN ENJEU DE L'EXTRÊME DROITE

NOTE n° 14 - Fondation Jean-Jaurès
Observatoire des radicalités politiques - 23 février 2016

Stéphane François*

*Docteur en science politique, maître de conférences en histoire contemporaine à l'université de Valenciennes.

Contrairement à ce que nous pouvons lire ou entendre ici ou là, l'extrême droite s'intéresse à l'écologie depuis une période relativement ancienne. En France, les premières formulations cohérentes datent de la moitié des années 1980, à la suite de l'intégration, comme référence intellectuelle, de la Révolution conservatrice allemande ; en Allemagne, pour la période de l'après-guerre, du milieu des années 1970, reprenant des thèses du début du XX^e siècle. Pourtant, l'écologie ne devient réellement un enjeu majeur de l'extrême droite européenne que depuis quelques années. Pourquoi ? C'est ce que nous allons voir ici.

Un rejet de l'autre

L'écologie est comprise dans un sens identitaire, car pour les militants d'extrême droite qui promeuvent et utilisent cette notion, être écologiste consiste à vouloir préserver le milieu nécessaire à la survie de l'épanouissement des espèces vivantes. Dans cette optique, les véritables écologistes sont ceux qui prennent en compte l'immigration comme un facteur déterminant de déséquilibre culturel et/ou ethnique.

Les différentes tendances de l'extrême droite développent des conceptions particulières de l'écologie qui peuvent leur être communes. L'un des thèmes répandus est de concevoir les populations comme des groupes ethniques essentialisés se partageant des territoires qui leurs seraient propres. En ce sens, leur écologie est une écologie des populations, régie par une mixophobie. Cette peur du mélange est consubstantielle au différentialisme théorisé par Claude Lévi-Strauss, dans une célèbre conférence, au contenu très polémique, *Race et culture*, prononcée en 1971. La pensée de Lévi-Strauss est structurée par l'idée que l'esprit de fermeture et l'hostilité envers l'étranger sont des propriétés inhérentes à l'espèce humaine – donc par une forme de xénophobie, qui protégerait les sociétés de l'uniformisation, de la fin de la différence. De ce fait, Lévi-Strauss est devenu, à son corps défendant, une référence importante pour l'extrême droite : il a ainsi inspiré l'ethnodifférentialisme radical qui est apparu dans la seconde moitié des années 1970. À partir de cette époque, le racisme « classique » a muté en un ethnodifférentialisme radical, en l'occurrence un racisme mixophobe, que nous pouvons appeler un « nouveau racisme ».

Cet ethnodifférentialisme peut être défini comme étant à la fois un droit à la différence et, par conséquent, comme un droit à la défense des identités et des cultures des peuples, y compris des immigrés sur le sol européen, et comme une manifestation de l'enracinement dans un territoire. Le différentialisme s'oppose donc à l'assimilationnisme. Il peut aussi évoluer vers un système ségrégationniste, tout mélange/contact entraînant une perte de la différence – voire vers une politique anti-immigrationniste, les immigrés extra-européens devant retourner « chez eux » pour retrouver « leurs racines », voire pour les plus racistes, leur environnement naturel. D'ailleurs, le retour des immigrés non européens est prôné au nom du droit à la différence et des identités culturelles. Il se fonde également sur l'idée selon laquelle il existe des races humaines ayant leur propre genèse : ces militants promeuvent la thèse du polygénisme, c'est-à-dire l'origine multirégionale, et par conséquent multiraciale, des différentes « races humaines » et des différentes cultures. Selon eux, la « vraie écologie » se doit de préserver cette diversité par le maintien des grandes « races » dans leur environnement naturel, comme on le ferait avec des animaux...

Cette écologie des populations postule en outre l'incompatibilité des cultures entre elles. Au sein de l'extrême droite, cette idée a remplacé le racisme à l'ancienne : l'islam a remplacé le rejet des immigrés issus de l'ère géographique arabo-musulmane. Ces militants sont donc passés du biologique au culturel : l'immigré est rejeté non plus au nom d'arguments raciaux, mais dorénavant au nom d'arguments civilisationnels (incompatibilité supposée par exemple de la culture/civilisation arabo-musulmane avec la culture/civilisation européenne/occidentale).

Un refus de l'héritage des Lumières

Un second grand thème écologiste est le rejet de la société libérale (et donc du progressisme), sans pour autant reprendre les vieux discours contre-révolutionnaires. L'écologie, en effet, signe la fin de l'idéologie du progrès : l'avenir, désormais, est plus porteur d'inquiétudes que de promesses. Du même coup, les projets sociaux ne peuvent plus résulter d'une attente optimiste des « lendemains qui chantent », mais appellent une méditation sur les enseignements du présent comme sur ceux du passé. De fait, une succession de catastrophes industrielles de grande ampleur (Seveso, Bhopal, Tchernobyl) a hypothéqué la confiance des Occidentaux envers « l'idéologie du Progrès », l'avenir radieux se transformant en un futur assombri par les périls à venir, les risques de dérapages scientifiques et industriels se multipliant. Dans le même mouvement, le modèle occidental de développement, fondé sur l'exploitation intensive et extensive des ressources, a été dénoncé comme un mode de destruction de la planète, avec, par exemple, le réchauffement climatique. Cette thématique est intégrée au discours de l'extrême droite à compter du début des années 2000, assimilant les thèses des décroissants ou de catastrophistes comme Hans Jonas. Les dégâts du modèle occidental de société se constatent en effet dans la vie quotidienne, avec les pollutions qui touchent aussi bien les habitats que les espèces, les fertilisants chimiques dont les surplus sont véhiculés par les eaux, les pesticides, les nitrates, les déchets industriels.

Surtout, la condamnation de ce modèle est associée à l'époque à l'idée que nous vivons dans un monde plein où toutes les cultures humaines interagissent avec l'écosystème terrestre ; que toutes sont à même de constater que l'expansion illimitée, la croissance économique posée comme fin en soi, l'exploitation sans cesse accélérée des ressources naturelles nuisent aux capacités de régénération de cet écosystème. De fait, une partie de l'extrême droite s'est découvert un intérêt pour les thèmes écologiques et décroissants (dont la notion de « sobriété heureuse »), en lien avec le refus de l'immigration.

Enfin, ce discours écologiste est mis à contribution pour condamner les théories du genre : selon eux, il faudrait respecter le bimorphisme sexuel propre aux humains et donc rejeter les théories du genre, l'homosexualité, l'homoparentalité, le changement de sexe, l'avortement, etc. Il s'agit également de condamner les techniques de reproduction artificielle qui poseraient des problèmes proches de ceux soulevés par la modification génétique des semences. D'une certaine façon, la PMA répondrait aux OGM... Cet anti-technicisme est utilisé pour justifier intellectuellement le refus de l'appareillage technoscientifique des sociétés occidentales, c'est-à-dire pour refuser la chosification des embryons, le commerce des ventres, l'euthanasie, l'indifférenciation sexuelle, etc. Il s'agit de refuser à la fois la technique « sans âme » et le marché sans loi.

Une nostalgie des sociétés fermées

Derrière la défense de l'écologie, il y a chez ces militants la nostalgie d'un monde fermé, traditionnel, respectueux des particularismes régionaux et culturels. Cette vision du monde doit donc être analysée comme une réaction aux Lumières. En conséquence, elle peut et doit être vue comme un retour à un état premier, organique, dans lequel l'Homme vivrait en harmonie avec la Nature.

De fait, l'écologie politique peut être assimilée à une nostalgie, surtout dans sa variante radicale, comme pour les décroissants. Dans ce cas, il y a un discours ouvertement nostalgique, de type rousseauiste, parfois restaurationniste, d'une nature vierge des excès des Hommes, et qu'il faudrait restaurer. Il y a également, dans cette version radicale, une nostalgie des communautés organiques paysannes et des patries charnelles, détruites par la Révolution française. Ce discours est discernable chez les écologistes radicaux qui se piquent d'anthropologie... Il s'agit d'une conception romantique du monde rejetant le rationalisme et le technicisme des Lumières. C'est également une défiance vis-à-vis du progrès, associée à une défense de la *wilderness*, c'est-à-dire de la nature vierge de l'action humaine.

La diffusion des idées écologistes radicales est favorisée par le fait que tous ces groupes, ceux issus de l'ultragauche et ceux de l'extrême droite, ont pour point commun un même rejet des Lumières et du libéralisme (politique, économique, philosophique) et de la technologie (ce sont des mouvements néo-luddistes pour la plupart).

De ce fait, ces conceptions écologiques particulières ont pu trouver un écho chez les militants écologistes de l'autre bord, voire chez des écologistes apolitiques (ceux qui refusent de se positionner sur l'axe gauche/droite). Ainsi, certains de ces thèmes ont été développés précédemment par un pionnier de l'écologie politique, le très conservateur Edward, dit Teddy, Goldsmith. Celui-ci, connu pour ses positions antimodernes et conservatrices, a fondé en 1968 une association, aujourd'hui appelée *Survival International*, défendant les sociétés traditionnelles et les cultures menacées. Ses positions conservatrices l'ont marginalisé dans un milieu largement dominé par des militants issus de la gauche ou de l'extrême gauche. Goldsmith était à la fois passéiste sur le sociétal, en l'occurrence sur la question féminine, l'immigration, la famille, les communautés et autoritaire sur le plan politique. Enfin, il défendait une conception anti-individualiste, antimoderne, technophobe, communautarienne, et holiste de l'écologie.

Il serait donc judicieux d'avoir ces exemples à l'esprit pour ne plus penser que l'écologie est consubstantielle de la gauche, voire de l'extrême gauche. C'est justement à cause de cette croyance que des thèses issues de l'extrême droite peuvent se diffuser dans les milieux écologistes de gauche. Une réflexion sur la nature de certaines thèses écologistes, ouvertement conservatrices voire réactionnaires, permettrait enfin de laver l'écologie du soupçon d'être un milieu réactionnaire.

AVERTISSEMENT : La mission de la Fondation Jean-Jaurès est de faire vivre le débat public et de concourir ainsi à la rénovation de la pensée socialiste. Elle publie donc les analyses et les propositions dont l'intérêt du thème, l'originalité de la problématique ou la qualité de l'argumentation contribuent à atteindre cet objectif, sans pour autant nécessairement reprendre à son compte chacune d'entre elles.